

«La Vraie Femme» selon Lacan – Identification au symptôme chez Médée d'Euripide

HARUKI NAMIKO *

INTRODUCTION

Il y a une opinion selon laquelle la pensée de Lacan pourrait être taxée de phallo-centrisme. Certes, on peut reconnaître dans la théorie lacanienne des premières années une partie qu'on peut interpréter de cette façon, bien qu'un tel jugement soit peu fondé. Mais lorsque, dans ses dernières années, Lacan a insisté sur le caractère incomplet du Symbolique en donnant plus d'importance au Réel, on ne peut plus d'aucune manière considérer sa psychanalyse comme phallo-centrique. A travers les recherches précédentes, l'auteur du présent article tend à croire de plus en plus que la féminité est une notion clé pour comprendre cet aspect théorique de la pensée de Lacan. C'est ce que le présent article veut affirmer plus formellement en se fondant sur les écrits lacaniens des dernières années et en particulier le *Séminaire XX*. L'exemple qui nous servira de support, c'est la figure de Médée qu'on pourrait qualifier de trop féminine.

Nous voulons commencer tout d'abord, en guise d'introduction, par passer en revue une de nos recherches précédentes: *Le Ravissement de Lol. V. Stein* de Marguerite Duras analysé du point de vue du langage et de l'être ("Toutatusenu kunô", Ratio. 05). Nous y avons voulu décrire, en nous appuyant sur la notion lacanienne de "traversée du fantasme", le processus par lequel un personnage masculin rencontre le Réel derrière la femme voilée, lorsqu'il s'approche trop

* Université de Kyoto, Japon.

d'elle. Le fait que la liberté et la contingence s'ouvrent au sujet masculin quand il a traversé son fantasme peut être considéré comme une théorie de cure. Mais là, faut-il bien le noter, la jouissance subsiste sans voile symbolique.

Or, la femme (Lol dans l'oeuvre de Duras) en tant que symptôme de l'homme finit par s'identifier à l'abîme de la folie dans une sorte de ravissement total. Nous avons donc pensé qu'il faudrait rechercher une autre voie que la traversée du fantasme, à savoir une voie par laquelle une jouissance se rencontre dans le symptôme. On est ainsi conduit à la notion lacanienne d'identification au symptôme.

L'expression "s'identifier au symptôme" pourrait étonner¹; mais elle doit être distinguée rigoureusement de l'identification imaginaire à l'analyste telle qu'on le souligne dans *l'ego-psychologie*. Ce type d'analyse qui suppose que l'analyste est regardé et assimilé comme objet idéal nous semble plutôt être une violence qu'on exerce au nom de l'analyse. Par exemple, c'est comme la façon dont une femme désire être estimée par la société: le mot d'identification indique ordinairement l'identification imaginaire ou l'identification symbolique qui la soutient, la sous-tend au fond. Dans ces cas-là on peut reconnaître comme objet d'identification une personne particulière (cela dit, cet objet qui paraît arbitraire, peut être en fin de compte n'importe qui). Au contraire, les symptômes sont ce qu'il y a de plus individuel chez quelqu'un, si bien qu'on peut dire qu'un individu devient lui-même à travers ses symptômes. L'identification au symptôme est dans ce sens un acte d'inconscience qui peut paraître paradoxal mais qui reste très personnel.

Comme on le sait, la pensée de Lacan a connu plusieurs phases selon les époques. Dans les premières années il préconisait comme sortie de cure la traversée du fantasme pour laquelle le Symbolique était considéré comme ce qu'il y avait de plus important, tandis que plus tard, il commence à proposer l'identification au symptôme en insistant sur le Réel. Ce changement d'accents qui peut être pris pour le passage du modèle masculin au modèle féminin nous permet de penser que la féminité occupait une place très importante dans la pensée de Lacan. C'est en partant de ce constat que nous étudierons dans la première partie la notion de féminité elle-même. Or, c'est Jacques Lacan lui-même qui a proposé une vue originale et problématique de la sexualité féminine, en particulier par sa formule très connue: "La femme n'existe pas" (*Séminaire XX*) qui lui a attiré les reproches des féministes. Mais le propos de Lacan ne consiste pas en un argument naïf. Nous allons essayer d'étudier dans une deuxième partie le personnage de Médée afin de mettre au clair ce que Lacan voulait désigner par cette formule. C'est là en effet que la notion de "vraie femme" apparaîtra. Et dans une troisième partie, nous considérerons la notion d'identification au symptôme dans la perspective de l'activité clinique.

“LA VRAIE FEMME” SELON LACAN

PREMIERE PARTIE

Notre premier pas consiste à élucider toutes les implications du tableau sur les jouissances de l’homme et de la femme, dessiné par Lacan dans son séminaire de 1972-73, *Encore*. D’abord, il faudra expliquer ce que signifie chaque signe dans le tableau. La colonne de gauche représente l’homme, la colonne de droite représente la femme.

$\exists x \overline{\Phi x}$ $\forall x \Phi x$	$\overline{\exists x \Phi x}$ $\overline{\forall x \Phi x}$
\mathcal{S} Φ	$\mathcal{S}(A)$ a $\mathcal{L}a$

1) Que signifient les quatre formules propositionnelles, en haut, les deux à gauche (1, 2), les deux à droite (3, 4)?

$1 \exists x \cdot \overline{\Phi x}$	$3 \overline{\exists x \cdot \Phi x}$
$2 \forall x \cdot \Phi x$	$4 \overline{\forall x \cdot \Phi x}$

- la formule 1 Il y a un qui n’est pas dans la fonction Φ (fonction phallique)
- la formule 2 Tous les éléments sont dans la fonction Φ .
- la formule 3 Il n’y a pas d’un qui nie la fonction Φ .
- la formule 4 Tous les éléments ne sont pas nécessairement dans la fonction Φ .

a) Formules 1 et 2

Il faut bien cerner la différence entre le pénis et le phallus chez Lacan, étant donné que la fonction phallique apparaît dans toutes les formules. Lacan définit le phallus comme “signifiant du désir de l’Autre”. Selon lui, le pénis tel que l’enfant l’imagine, soit comme quelque chose qu’il peut enlever du corps ou y remettre, est “le phallus imaginaire φ ”. Tandis que le phallus en tant que signifiant de l’Autre transcendant est “le Phallus symbolique Φ ”. C’est le signifiant qui fonctionne aussi bien pour les hommes que pour les femmes, sans aucun rapport avec les données biologiques.

Mais qui exécute la castration? C'est le Père originel (*Urvater*) qui est hors de la fonction phallique parce qu'il est exécuteur de cette castration. Il est désigné par Phallus en majuscule en tant que phallus dans le Symbolique. Être dans la fonction phallique, c'est être sous la domination de la Loi symbolique.

Pour qu'il y ait un ensemble défini dans lequel on peut compter les éléments constituants, il en faut au moins un qui fasse exception. Du côté des hommes, la formule 1 montre cette exception qui est le Père originel. C'est parce qu'on peut ainsi compter les hommes comme éléments constituants (formule 2) qu'on peut dire que les hommes existent.

b) Formules 3 et 4

Par contre, chez les femmes, on ne peut trouver cet élément exceptionnel; la formule 4 peut se lire: il n'y a pas d'ensemble défini pour lequel la fonction phallique jouerait. Bref, "la femme n'est pas toute", ce qui veut dire dans la bouche de Lacan que la femme ne possède pas sur son corps cet élément anatomique (un pénis) qui pourrait lui permettre de faire semblant, de croire et de faire croire – ce qui est proprement un déni –, comme l'homme, qu'on peut éviter la castration (symbolique). Bref, la femme n'a pas ce qui n'est qu'un signifiant (le phallus imaginaire), c'est tout! Et le terme "signifiant" est important, parce qu'il permet à Lacan d'insister sur le fait que ce qui est recherché dans le déni de la castration est un objet impossible, d'où l'équivalence qu'il met en avant entre phallus et inconscient.

2) Voyons maintenant la deuxième partie du tableau, celle où trois flèches indiquent le sens du désir

a) Flèche $\mathcal{S} \rightarrow a$

Le \mathcal{S} du sujet masculin, barré par la castration, s'oriente vers l'objet a que Lacan a placé dans la partie de son tableau où figure la femme. Il s'agit là de "la cause" du désir masculin ce qu'il tente d'atteindre. Nous disons "qu'il tente", puisqu'un des sens de "jouissance phallique" – qui n'est certainement pas la jouissance obtenue par le pénis comme organe de corps – c'est qu'elle est toujours incomplète et privée de toute façon d'une légitimité accordée par le Père. Tous les hommes sauf le Père originel jouissent de la jouissance phallique en obéissant à la Loi, à savoir en acceptant les limites déterminées par la castration. Ainsi la castration telle que l'entend Lacan n'est pas l'interdiction d'une certaine jouissance mais plutôt l'indication qu'il faut se soumettre à la Loi du Père. Ce qui est indiqué ici, c'est que le Phallus Φ vient se substituer au phallus φ . On peut aussi dire que les Lois données par le Père – et cette fois ce peut être le père de l'enfant – donnent naissance au sujet humain \mathcal{S} . Aussi est ouverte la di(t)mension symbolique. En ce

“LA VRAIE FEMME” SELON LACAN

qui concerne l’objet a visé par le sujet \mathcal{S} on pourra dire que le sujet, incomplet, voit dans cet objet, “cause du désir” dit Lacan, quelque chose qui lui a autrefois appartenu et qui actuellement représente pour lui une valeur immense.

Ainsi pourrons nous dire que les hommes n’aiment pas réellement les femmes (La barrée), mais seulement l’objet a qui leur apparaît comme reflet sur l’écran constitué par le voile de leur fantasme.

b) Flèche $\mathcal{L}a \rightarrow \Phi$

L’article $\mathcal{L}a$ barré nous redit que la femme *n’est pas toute*, soit est dépourvue de ce signifiant que représente le phallus attribut masculin et conséquence de la différence entre les sexes. Le sujet masculin, tout barré qu’il soit, paraît quand même à la femme comme soutenu par ce Φ . C’est tout simplement “l’envie du pénis” que l’on trouve déjà chez Freud, mais dont Lacan fait un élément essentiel quand il parle du désir féminin.

Nous sommes aussi conduit à lire le tableau de Lacan comme une illustration, dans leur différence, du désir féminin et du désir masculin.

En résumé la moitié qui concerne l’homme se révèle assez simple: soumis à la Loi du Père, à la castration, il possède cependant un *signifiant*, le phallus Φ , qui lui permet de faire semblant, c’est-à-dire de croire qu’il est à l’abri de la castration. C’est ce “semblant” cette illusion, que les femmes tentaient d’obtenir: $\mathcal{L}a' \rightarrow \Phi$.

c) Flèche $\mathcal{L}a' \rightarrow S(A)$

Ici, “ $\mathcal{L}a$ ” barrée qui indique le sujet féminin s’oriente vers le signifiant $\mathcal{S}A$) qui indique le manque de l’Autre, sans transgresser vers le côté des hommes. Le signifiant $\mathcal{S}A$) signifie que l’Autre est sans l’Autre. Comme nous l’avons vu, avec la flèche a) $\mathcal{S} \rightarrow \Phi$, l’homme désire en mettant le voile de son fantasme devant la femme qui n’existe pas. Avec la flèche b) $\mathcal{L}a \rightarrow \Phi$, les femmes qui sont dans une situation instable désirent le Φ qui soutient les hommes castrés, à savoir ce qui manque aux hommes; tous les deux (mé)connaissent qu’ils se désirent les uns les autres par l’intermédiaire de leurs propres fantasmes inconscients. Mais avec la flèche c) $\mathcal{L}a'$ femme barrée désire sans aucun médium, parce qu’elle veut avoir rapport avec l’Autre en tant que non-existant (A barré). La femme barrée (femme en tant qu’elle n’existe pas) entretient un rapport avec l’Autre barré.

Cette jouissance est appelée par Lacan “jouissance supplémentaire”, parce qu’elle s’ajoute à la jouissance phallique et qu’elle ne la complète pas. Lacan l’appelle également la jouissance de la femme, en désignant par la femme un sujet qui choisit une position sexuelle qui n’est pas réduite à la fonction phallique. On ne peut pas écrire ni dire cette jouissance ou cette femme, parce qu’elle est hors du symbolique qui est l’ordre du langage.

HARUKI NAMIKO

Mais cette situation peut se réaliser avec les saintes (quelquefois les saints) comme Thérèse d'Avila (Lacan) ou avec les personnages mythiques comme Médée (selon l'interprétation que nous développerons dans le chapitre suivant), bien que ces femmes ne sachent rien du tout de cette jouissance, tout en l'éprouvant.

3) *“La femme n'existe pas” selon la lecture du tableau et les jouissances phallique et supplémentaire*

L'expression “La femme n'existe pas” doit être lue par rapport au tableau que nous avons présenté au début de ce chapitre, et que Lacan a présenté dans le *Séminaire XX* pour distinguer la jouissance phallique et la jouissance “supplémentaire”. La première est la jouissance de celui qui désire tout en se plaçant dans le Symbolique, à savoir dans l'ordre du langage. Or, le langage crée chez tout homme (et toute femme aussi) un vide du fait même qu'il (elle) parle. Tous ceux qui veulent remplir ce vide auront la jouissance phallique. Ainsi, les femmes se situent de ce côté la plupart du temps.

Par contre, la jouissance dite supplémentaire consiste à jouir du vide lui-même. Elle est hors du Symbolique où on ne cesse pas de courir après le phallus qui n'est qu'un “semblant”. Cette jouissance est impossible en tant que les hommes sont les êtres structurés par le langage. Pourtant, à un certain moment, on peut se diriger vers ce vide et jouir de ce mouvement même. Cette jouissance-là qui est tout à fait différente de la première a une affinité avec l'extase religieuse, mais elle s'actualise parfois dans des actes extra-ordinaires.

Tout en formulant que la femme n'existe pas, Lacan dit que la vraie femme existe. Il s'agit justement de celle qui jouit de cette jouissance supplémentaire et dont nous pourrions voir un exemple remarquable dans Médée mise en scène par Euripide.

DEUXIEME PARTIE

1) *Interprétations de la tragédie de Médée*

On a joué *Médée* d'Euripide en 431 avant J.C. à l'occasion de la grande fête de Dionysos à Athènes. Cette pièce a été jugée comme la dernière des trois pièces en compétition, pourtant dans les siècles suivants, elle ne cesse pas d'avoir de l'influence dans divers domaines tels que cinéma, musique, théâtre ou recherches académiques. On considère que la dernière scène où se passe le meurtre des enfants a été ajoutée par Euripide.

“LA VRAIE FEMME” SELON LACAN

Comme principaux personnages, il y a Médée, Jason, et Créon. Jason est le héros de l'Argonaute. Grâce à la puissance magique de Médée, Jason a pu obtenir la toison d'or. Il rentre à son pays natal, accompagné de Médée avec qui il aura deux enfants. Mais chassés de ce pays, ils cherchent refuge à Corinthe où le roi Créon propose à Jason d'épouser sa fille. Attiré par la beauté de la princesse et surtout par la succession au pouvoir de Corinthe, il abandonne Médée. Furieuse, Médée tue le roi, la princesse et même ses propres fils. C'était, selon une interprétation commune, pour se venger de Jason, leur père.

Pièce d'amour et de désir, toute la tragédie de Médée, telle qu'Euripide l'a reconstruite pour nous, commence le jour où elle est partie avec Jason dont elle était amoureuse. Lorsque ce dernier la délaisse pour accéder à la couronne de Corinthe, l'intensité de sa colère est à la mesure de sa douleur, hors mesure; elle blesse plusieurs personnes pour se venger mais elle se fait souffrir elle-même par son dernier acte.

Ainsi lorsque le désir amoureux se déploie librement, sans contrôle, il ne peut finir que dans la destruction. Telle est la leçon que l'on tire ordinairement de cette tragédie.

Une autre interprétation consiste à penser que le meurtre de ses enfants est irrationnel, sauvage, un acte de toute folie qui ne serait pas “grec”. Jason dit Médée capable de tuer des êtres humains uniquement pour faire souffrir ses proches et surtout lui-même, son mari; pour lui elle ne mérite pas d'être considérée comme humaine: “Il n'y a eu aucune femme parmi les Grecques qui ait osé faire une chose si horrible... Tu n'es pas un être humain”.

Mais dans la tragédie d'Euripide, et par conséquent dans le mythe qui la concerne, elle n'est pas considérée comme un monstre, personnage irrationnel, ainsi que le montre bien le discours qu'elle tient: “Les ignorants, ceux qui parlent sans savoir, me prendront pour une idiote qui ne sait rien. Et si je me montre plus intelligente que les hommes les plus sages de la cité, les gens me détesteront” (Médée). C'est le passage, justement, que Lacan a mis comme épigraphe de son mémoire sur André Gide².

Je commencerai par examiner les meurtres commis par Médée avant d'en donner une lecture susceptible d'éclairer l'analyse que Lacan a du en faire.

2) Meurtres répétés

Meurtrière, Médée l'a été bien avant son arrivée à Corinthe. On sait comment, ensuite, follement amoureuse de Jason, elle a abandonné son père et sa famille, comment, lorsqu'elle a quitté son pays, en fuite, elle a mis en pièce le corps de son frère, et en a parsemé les morceaux en plusieurs endroits pour que les poursuivants envoyés par le roi son père s'égarèrent et perdent sa trace. On

le voit, nous sommes ici dans le mythe, dans la fable, plus que dans un récit respectueux de réalisme psychologique.

Dans la même veine symbolique il y aura d'autres meurtres; après l'arrivée de Médée au pays natal de Jason: Périas, l'oncle de Jason, qui ne voulait pas céder la couronne destinée à ses filles. Ingénieusement, Médée trompe ces filles. Elle leur propose de les aider pour rajeunir leur père, en insistant sur le fait qu'il n'a pas encore de fils qui pourrait lui succéder sur le trône, alors qu'il n'est plus jeune. Elle place donc un mouton qu'elle a tué dans de l'eau bouillante, et sous les yeux des deux filles le fait reparaître comme un agneau. Aussi vont-elles faire de même avec leur père! Jason devient donc roi, mais pour quelques temps seulement, le couple étant malgré tout poursuivi pour parricide et devant s'exiler à Corinthe. Là, cependant, Médée mène une vie tranquille avec Jason pendant dix ans.

Les meurtres, toutefois, ne s'arrêtent pas là. En effet, Jason trahit Médée en épousant la fille du roi de Corinthe, Créon. Médée, alors, se vengera. Par les enfants de la nouvelle femme de Jason, fille de Créon, elle fait apporter le tissu de soie dorée et la couronne d'or que son grand père, Hélios, dieu du soleil, lui a donné en héritage, et tue ainsi sa rivale et son père grâce au poison déposé sur le tissu.

A la fin de la tragédie, enfin, elle tue aussi ses propres enfants. C'est à ce dernier meurtre, conclusion d'une longue série, on le voit, que nous nous intéresserons surtout, car il constitue la pièce principale – la plus étonnante, disons – de la composition tragique de la pièce d'Euripide. En effet, les assassinats qui ont précédé ce dernier acte horrible semblaient avoir, symboliquement bien sûr, la vengeance comme raison d'être, même si on peut s'étonner d'une telle succession de meurtres presque sans fin. Ici, cependant, l'acte semble poussé par une raison extraordinairement profonde. Et c'est peut-être, nous l'espérons, en reconsidérant le sens des mots tels que sujet, homme et femme, que nous parviendrons à y voir plus clair quant à la signification symbolique de la fureur destructrice de Médée.

3) Sujet au manque

Selon Lacan, le sujet humain est un sujet barré, un sujet, autrement dit, en proie au manque. D'ordinaire, les humains sont divisés en hommes ou femmes selon qu'ils ont, biologiquement, un pénis ou non. Mais Lacan, soucieux il semble de plus de précision, définit la différence sexuelle en fonction des rapports que les êtres humains ont avec ce manque (qui naturellement peut être lu de plusieurs façon: soit vis-à-vis de la castration, soit plus généralement comme l'expression de notre incomplétude), l'explication étant que tous les sujets, munis ou non d'un pénis, subissent ce qu'on appellera "manque". Pour Lacan, et sa démarche nous paraît convaincante, les femmes ont un rapport plus intime avec

ce manque: en effet, c’est à deux absences qu’elles doivent faire face: le phallus comme signifiant, d’abord, puis le manque propre à tout Sujet (barré): \mathcal{S} .

Le sujet masculin qui veut garder une distance avec le manque met un voile sur cette absence: bref, se prenant pour un sujet héroïque, il se sert de la possession d’un organe tout à fait visible, dont le phallus est la représentation, signifiant, pour dénier son manque. C’est ainsi qu’on le voit, par exemple, supposer, rêver, que son membre viril est susceptible d’être éternellement en érection – on saisit bien là la dimension imaginaire de la démarche – dans un fantasme qui est proprement un déni. Voilà pour le *semblant*. Car, en effet, toute cette stratégie déployée pour ignorer la castration reste du domaine de l’illusion, *imaginaire*, soit non réelle. C’est ainsi que nous comprendrons le terme “jouissance phallique” comme la jouissance prêtée au père de la horde, au père mort, celui de *Totem et tabou*, jouissance qui n’est pas accessible aux fils, un idéal seulement, inatteignable par définition, là encore on voit bien comment le phallus joue le rôle d’un déni.

Quant au sujet féminin selon Lacan, quel est-il? La formule “la femme n’existe pas” ne signifie nullement que la place de la femme n’existe pas, mais qu’elle est essentiellement inoccupée. Et être inoccupé ici ne signifie pas que l’on s’y trouve mais que l’on n’y trouve pas ce signifiant, “phallus”, qui permet aux hommes de faire semblant. Nous avons dit il y a un instant que l’homme mettait un voile sur le manque; il le fait tout simplement par peur de la castration – il ne peut supporter la vue de ce qui la lui rappelle –, le sujet masculin, sujet du manque, détourne ainsi les yeux de son propre néant. Mais bien sûr, il se peut aussi qu’il veuille créer un objet idéal.

4) Médée ou la “vraie” femme

Lacan cite trois lignes de la pièce d’Euripide comme épigraphe de son article, “Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir”, dans *Ecrits*. La femme de Gide, Madeleine, a brûlé toutes les lettres d’amour que son mari, qui n’a jamais eu de rapport sexuel avec elle – Gide était homosexuel –, lui a adressées. La question que nous nous posons ici est de savoir s’il y a un point commun entre cet acte et le meurtre de ses propres fils par Médée et, si oui, dans quel sens cela peut se dire.

On avance souvent comme motif de ces meurtres l’amour propre blessé de Médée face à Jason infidèle, ou alors son désir de ne pas laisser tuer ses enfants par ses ennemis. Si cependant nous relisons cette histoire, ce mythe, d’un point de vue psychanalytique, nous pouvons faire l’hypothèse qu’il s’agit de sexualité féminine à la limite. Ce que disait Lacan, justement, c’était que si *La femme n’existe pas*, la “vraie femme” par contre existe. Mais quelle est cette vraie femme?

Pour Lacan, est homme (sujet masculin) celui qui a un certain rapport avec le phallus: ne l'oublions pas, le "phallus", comme signifiant, est quelque chose qui remplit le vide, c'est à dire est le support d'une illusion, masque placé devant le vide. Dans ce sens, la femme qui veut avoir des enfants (désir au niveau phallique) se situe du côté de l'homme: elle aussi a quelque chose à demander au père: la "vraie" femme, selon Lacan, serait donc celle qui ne se soucierait pas, ou plus, de masquer le vide, celle qui ne désirerait pas le signifiant-phallus. Au moment où Médée tue ses propres enfants, elle abandonne tous les désirs que nous dirons phalliques; elle assume son vide même. C'est dans ce sens que nous pensons que l'acte, dans le mythe, de tuer ses propres fils a transformé Médée en "vraie femme".

5) Coupure du fantasme de l'autre – Médée et Madeleine Gide

S'il est une autre voie que la possession du phallus, position que l'on peut prendre devant le manque, c'est celle qui nous ramènera à l'ordre de l'être même. Dès l'origine, le manque n'est pas autre chose que le manque d'être. Une autre possibilité de ne pas combler ce "trou" serait donc de devenir le trou soi-même. Il est à noter que cela n'est nullement devenir "l'étant". Car le trou, en effet, n'existe pas, il n'est ni possesseur ni étant: en vérité, nous parlons ici du deuil de l'avoir et de l'être, en devenant cet "être" qui n'est qu'une absence. Lacan a considéré cette dernière position comme celle de ce qu'il a appelé la "vraie" femme. Ainsi, couper la partie par laquelle on est noué au fantasme de l'Autre revient à couper une partie de soi-même; c'est pourquoi nous avons parlé de deuil. Ne peut-on à partir de là chercher à comprendre la raison pour laquelle Lacan a mis en parallèle Médée et Madeleine Gide?

Les lettres d'amour adressées à Madeleine pour qui le mariage avec Gide n'était qu'un mariage blanc, et d'autre part les enfants à qui Médée portait une affection maternelle profonde devaient être quelque chose d'irremplaçable pour elles³. Gide lui-même avoue qu'il n'y aurait pas de lettres aussi belles que celles-là. Le vœu de Jason était de léguer la lignée royale à ses enfants. Malgré leur apparence très différente, les lettres que Madeleine a reçues de Gide et les fils que Médée a eus avec Jason représentaient le résultat de leur amour, la partie que nouent les fantasmes et dans laquelle les désirs mutuels de possession chez l'homme et chez la femme se croisent.

Considérons la relation conjugale de Gide et de sa femme en nous référant au tableau que nous avons examiné dans notre première partie. Si on place Gide en tant que sujet masculin en \mathcal{S} barré, S, Madeleine se situe en a . Mais Gide n'aime Madeleine que voilée. La surface n'atteint jamais le fond tant qu'elle reste à la surface. Et c'est sur cette surface que Gide inscrit ses belles phrases d'amour. Gide n'aime pas sa femme elle-même, mais elle en tant que

“LA VRAIE FEMME” SELON LACAN

“semblant”. Et c’est cette dernière que ses paroles d’amour glorifient. Lorsqu’une femme choisit d’être aimée en tenant la position d’un petit *a* tel que celui de Gide, c’est, dit plus simplement, qu’elle accepte de vivre dans le fantasme de son époux ou de son amant, et cette situation continue jusqu’à ce qu’elle ait un doute sur l’amour qu’il a pour elle: alors elle commence à penser qu’elle n’est pas vraiment à sa place.

On ne peut jamais se contenter de l’interprétation naïve qui consisterait à dire que Madeleine, qui resta vierge toute sa vie, en eut fini avec l’amour mensonger de son mari lorsqu’elle brûla les lettres d’amour qu’il lui avait adressées. Ces lettres étaient pour elle une preuve d’existence d’elle-même comme objet de l’amour de Gide, mais en même temps elles devaient représenter Gide lui-même. Son acte de les brûler impliquerait donc la destruction de Gide, ou mieux, de Gide et d’elle-même aimée de lui. Cet acte ne serait donc rien d’autre que le sacrifice de toute possession et l’abandon d’une quête de l’être. L’approche de l’impossible, qui est indiquée par la flèche qui va de La à S barré dans la tableau de la différenciation sexuelle, est celle qui mène au manque originel: l’Autre ne peut être atteint, il reste, lui aussi, barré. Et chez Médée de la même manière on pourra penser que son acte de tuer ses enfants tant aimés de ses propres mains symbolise le même renoncement.

Madeleine accepte volontiers le reproche qu’on lui a adressé d’avoir brûlé les lettres d’amour de Gide. Médée, de son côté, prend la fuite dans un véhicule céleste comme si elle était sortie de l’état de dépression qui l’avait affligée au début. Ne peut-on considérer cela comme une identification au symptôme, c’est à dire comme une autre voie qui rende possible la sortie du fantasme où l’Autre ne faisait du sujet qu’un objet à détruire? C’est tout le problème de la démonstration de la jouissance dans le symptôme. Non pas servir à l’homme à “bourrer” son fantasme, mais devenir un manque que rien désormais ne pourra recouvrir; ce sera le propos que nous allons étudier dans la partie qui suit.

TROISIEME PARTIE

Dans cette partie, nous voudrions tenter une synthèse du point de vue de la pratique clinique à partir de ce que nous avons vu jusqu’ici concernant la théorie lacanienne de la jouissance et de la tragédie de Médée selon Euripide.

1) Le trou dans le Symbolique

Freud a comparé le complexe de castration à la couche solide de roche au-delà de laquelle on ne peut plus avancer. Sur ce dernier point, Lacan nous permet de faire un pas de plus. On peut distinguer deux niveau de la pensée

lacanienne à ce propos. Dans ses premières années, Lacan utilisait l'expression "traversée du fantasme". Comme nous l'avons vu dans notre deuxième partie, l'homme construit pour voiler le vide: un vide originel auquel le langage ajoute son propre vide, puisqu'il n'est que représentation. L'expression nous paraît vouloir dire qu'il y a, qu'il y aurait, un au-delà du fantasme, ou peut-être un fantasme d'une autre nature, et que la progression vers la fin de l'analyse impliquerait qu'un premier voile soit levé qui empêchait tout progrès, écran à lever en quelque sorte.

Dans ses dernières années, Lacan parle-t-il différemment lorsqu'il propose la notion "d'identification au symptôme" comme ce qui serait à rejeter? Il se peut qu'il y ait là un changement d'attitude ou une modification de la théorie, une insistance à passer du Symbolique au Réel tenu à présent comme plus important. Mais c'est peut-être aussi, plus simplement, une manière de mieux articuler le Symbolique, justement, et le Réel, à savoir:

Enfin, le symbolique, à se diriger vers le réel, nous démontre la vraie nature de l'objet *a* [...] Par une telle graphisation [...] [il s'agit du schéma de la page 83] se montrent les correspondances qui font du réel un ouvert entre le semblant, résultat du symbolique, et la réalité telle qu'elle se supporte dans le concret de la vie humaine.

[...] (*Encore*, p. 87).

Ainsi peut-on situer la dimension symbolique du geste de Médée tuant ses enfants: elle abandonne son désir de posséder des enfants qui masquerait, comme un phallus, son manque: ce serait à ce moment-là qu'une vraie femme apparaîtrait.

Euripide ne décrit pas du tout le regret de Médée comme on pourrait s'y attendre. A la fin de l'histoire, Médée s'envole sur un véhicule divin, le chariot du soleil: Médée est décrite comme se situant au niveau de Dieu plutôt qu'à celui de l'homme. Médée n'est plus le phallus-rembourrage qui donnait tant de force à Jason; elle est enfin elle-même, "vraie" et ne dépendant pas du fantasme d'un Autre.

2) *Avoir et être*

Les hommes possèdent un pénis dès le début, comme les femmes en manquent dès le début, et cela prend une dimension symbolique. Pour elles, "avoir" est une solution qui les rapproche des hommes. Au contraire, lorsqu'une femme choisit "d'être" au lieu "d'avoir", elle devient une vraie femme. Elle devient un trou, si vous voulez. Il ne s'agit pas de remplir un trou; mais de devenir soi-même un manque: "*being with nothingness*" et, plus exactement, de réussir le *deuil* du vide, du manque.

Dans le tableau de la sexuation, nous avons vu la notion freudienne d’envie du pénis représenté par la flèche qui va de La barré à A barré, soutenu, en bas, pas phi. Il est vrai qu’il y a quelque chose d’affolant dans l’appel d’égalité qu’on rencontre cliniquement chez les femmes. Certes, la sensibilité à l’égalité chez elles résulte d’une donnée biologique, à savoir le manque de pénis, mais c’est bien le rôle de la cure d’aller au-delà de cette demande.

3) *L’identification au symptôme*

Les termes comme “manque” et “mère” nous font penser à Winnicott qui a proposé la notion de “mère suffisamment bonne” (*sufficiently good mother*) et pour qui il suffirait de combler un manque. Mais si ce manque-là est un manque qui vient de l’abîme profond creusé dans l’être, et plus exactement en fait dans l’absence d’être, il ne pourra jamais être comblé “suffisamment”. Aussi pourrait-on craindre qu’un thérapeute naïf et dévot s’épuise à combler un manque qu’il ne comprendrait pas ou dont il ne tiendrait pas compte.

Par ailleurs, Mélanie Klein a noté l’importance de la notion d’envie, en saisissant l’intensité de la voracité. La clinique kleinienne repose donc sur un processus par lequel le patient reconnaît que ce qu’il prenait pour une menace venant du dehors n’est que la projection de sa propre voracité intérieure. On passe de la position dire parano-schizoïde dans laquelle tout est agression venant de l’extérieur à celle dite dépressive dans laquelle on découvre l’origine endogène du mouvement. Dans la relation patient-thérapeute, la traversée de la dépression engendrée par la reconnaissance de la culpabilité concernant l’envie du sujet le conduit à la gratitude. Nous admettons volontiers le génie kleinien qui a su conceptualiser la position parano-schizoïde, mais nous considérerons cette démarche plus comme une approche didactique qu’analytique, car on ne peut s’empêcher d’y relever une certaine influence de la culture occidentale et chrétienne, en particulier en ce qui concerne la gratitude.

Par rapport à ces tendances anglo-saxonnes, l’identification au symptôme serait une approche qui mènerait vers le manque, en passant par une autre voie que son comblement mensonger. Elle consiste en une prise d’écart par rapport à l’espace fantasmatique de l’autre et aussi – mais c’est la même chose – en l’interprétation correcte du désir qui nous a d’abord attaché à cet autre. Toute subjectivation est une sortie d’une subjectivation par une autre. Ni Lacan, ni Miller, ne disent ce qui se passe après ce “vrai” acte féminin, mais parlent seulement de ce fait que la femme est capable d’ouvrir un lieu du dire où le manque est pris pour ce qu’il est et rien d’autre⁴. “L’acte”, selon Lacan, nous provisoirement et d’un seul coup entre elles les choses qui n’ont pas de rapports, étant donné qu’elles sont exclues radicalement. La femme qu’un phallus jamais ne symbolisera, reste comme un vide et peut – ou non – ne pas cesser de ne pas

HARUKI NAMIKO

écrire, belle définition de l'impossible. Formulé ainsi, cependant, n'est-ce pas encore manifester un regret, une nostalgie par rapport à ce qui manque(raît)? Le vrai deuil ne consiste-t-il pas à ne plus se soucier du vide et de l'impossible (Réel).

Si l'analyste interprète le discours de son patient uniquement d'après sa propre théorie, il deviendra lui-même un Autre, si bien qu'il ne pourra se produire entre eux une relation d'amour transférentiel qui transpose le contingent en nécessaire. Mais dès qu'il n'y a pas d'Autre qui puisse témoigner de cet amour, le psychanalyste devient celui qui ne cesse de renvoyer la position du sujet resté au niveau de la contingence vers la direction de l'impossible, sans jamais laisser retourner le sujet au niveau de la nécessité. L'attitude du psychanalyste qui n'est pas effrayé par l'impossible est celle de la vraie femme, et c'est cette approche de l'impossible qui nous aidera à identifier le symptôme. Lacan ne voulait-il pas indiquer qu'un analyste devrait être non seulement un sujet supposé savoir, mais encore un être féminin, autrement dit un être qui n'est pas "tout" au niveau où la possession n'a aucun sens? Vraie femme en même temps que sujet supposé savoir, Médée est un autre nom de l'analyste.

CONCLUSION

Madeleine avait la plus grande affection pour les lettres d'amour de Gide dans lesquelles les vérités étaient écrites, de même que Médée chérissait ses enfants, qu'elle avait eus de l'amour avec Jason. Les enfants et les lettres étaient des preuves que les deux femmes étaient prises dans les fantasmes des sujets masculins. Mais après avoir déchiré ce nœud, elles continuent à subsister pour les sujets comme néants qu'on ne saurait jamais combler. Et dans cet acte par lequel elle s'approche du néant cruellement nu, une femme "qui n'existe pas" existe un instant en tant que vraie femme. Incident qui se perd tout de suite, cet acte ne fait que représenter une intensité intolérable, sans produire aucun sens selon un principe utilitaire. Quand elle y découvre une jouissance (dite supplémentaire), on ne saura dire qu'après coup qu'il a existé une vraie femme. Mais là s'ouvre un lieu où devient possible la jonction avec ce qui était exclu, ce avec quoi on n'a pu avoir aucun rapport.

Freud s'apercevait du contentement caché dans les symptômes. Ces derniers ne sont pas quelque chose qu'on doit faire disparaître, comme on le pense d'habitude. En ce sens, la psychanalyse consisterait à démontrer au sujet la jouissance qui s'infiltré dans le symptôme. Il semble que Lacan en voyait la possibilité du côté de la jouissance féminine. "La femme n'existe pas" est une expression de l'hommage que Lacan adresse aux femmes rendant possible un nouveau savoir qu'on ne cesse de ne pas écrire...

“LA VRAIE FEMME” SELON LACAN

NOTES

- ¹ Colette Soler fait remarquer que l’expression “identification au symptôme” est chargée d’une provocation ironique. D’après elle, le processus d’analyse se résume ainsi: “L’analysant, en effet, s’adresse à l’analyse au nom de sa souffrance, parce qu’il a un symptôme. Et le psychanalyste irait à lui promettre qu’à la fin il pourra dire: ‘mon symptôme, je le suis!’. Curieuse thérapeutique, que ce passage de l’avoir à l’être, le symptôme!” (p. 230).
- ² Le passage que Lacan a mis en épigraphe de son mémoire sur Gide est celui dans lequel Médée parle d’elle-même devant Créon; il ne s’agit pas du meurtre des enfants. Créon a eu si peur de Médée qui lui démontre ainsi son savoir qu’il finit par lui consentir un moratoire d’un jour. Ne peut-on pas dire que Lacan a choisi ce passage comme un avertissement au sujet masculin, en insistant sur l’opposition entre la timidité masculine et le sans-limite féminin?
Quel est donc le sujet masculin? Il est indiqué par un autre épigraphe mis à côté du premier. C’est André Gide qui écrit: “Et, métaphore ou non, ce que je dis ici est parfaitement vrai” (*Notes de la Tentative amoureuse*). Il n’est pas facile de comprendre dans quel sens Gide, qui était homosexuel, est un sujet masculin par excellence. Mais pour Lacan, un sujet est masculin lorsqu’il est capable de voir une vérité complète sans faille dans ce qu’il a créé par lui-même.
- ³ Tous les personnages masculins de la tragédie de Médée font grand cas des enfants. Ce sont des hommes désirant la possession de la maison et des enfants. Voici leurs traits dessinés de ce point de vue:
Créon – Bien qu’il soit roi de Corinthe, il avoue qu’il avait peur de Médée, juste après qu’il a décrété de la chasser du pays. Il ne fait que s’inquiéter des enfants. “Je ne peux pas prendre ton parti à la place de ma famille”. “À part les enfants, la patrie m’est la plus chère”. Il consent à Médée un jour de délai, ému par sa parole insistant qu’elle est aussi “parent d’enfants”.
Aigée – Il était venu à Delphes pour prier les dieux de lui donner un enfant. Médée (qui a bien compris le sens de l’oracle) lui promet un enfant pour qu’il accepte de la mettre à l’abri sous sa protection.
Jason – Grand héros autrefois. Il n’a pas sa cité à laquelle il doit appartenir. Comme Médée, c’est un Eremos. Donc, la proposition de mariage avec une fille du roi était pour lui quelque chose qu’il n’a aucune raison de refuser. Son vœu était d’avoir des enfants de sang royal qui lui succèdent et qui défendront ses enfants et sa famille.
Si jamais les femmes viennent à perdre l’amour de leur mari, elles peuvent combler le manque par les enfants. Mais ce n’est qu’une variation du sujet masculin dans la mesure où ce comblement est fondé sur le même principe de refus du manque que chez les hommes. La société propose aux femmes de posséder, à savoir de devenir mère. Les institutions sociales telles que le mariage sont certes sensibles au manque chez les sujets féminins, mais on ne peut pas en considérer les opérations artificielles comme omnipotentes, comme les constructivistes sociaux le font dans leur manière extrêmement simpliste. Ce jeu autour de la possession laisse subsister

HARUKI NAMIKO

un dehors radicalement exclu. La psychanalyse doit prêter un lieu à l'acte impossible qui doit se réaliser dans cet ordre où la possession n'est qu'un mécanisme qui reproduit les mensonges et l'inauthenticité en les agrandissant. Et dans ce sens-là, peut-être, la thérapie analytique ne pourra pas faire équipe avec l'État. Une possession sans limite est à l'opposé de ne pas céder aux désirs, car elle fait obéir aux désirs de la société.

- ⁴ L'identification au symptôme comme acte d'une vraie femme est un acte qui consiste à créer un espace de néant afin de produire un lieu où se fait le langage. Dans le contexte actuel où tout est infiniment symbolisé pour être mis dans le marché, nous devons d'abord créer le néant qui fasse naître un nouveau discours, comme si nous coupions une partie de nous-mêmes.

Miller parle de Médée dans l'article sur Médée, dans lequel il la nomme "*postiche woman*" et non pas vraie femme lorsqu'elle s'en va en chariot divan. Le terme "postiche" vient de l'utilisation que Lacan en a faite dans les *Écrits* (p. 825). Cette "*postiche woman*", selon Miller, est "le sujet le plus conservateur qu'on puisse imaginer, celle qui ne se permet pas d'être regardée de près, tout en exigeant un respect énorme. C'est la distance nécessaire pour faire apparaître un postiche comme réel" (*Sexuation*, pp. 21-22). Cela indique que la vraie femme est dans une instance indescriptible et qu'elle n'existe qu'en un instant de l'acte.

REFERENCES

- Lacan, J. (1975). *Encore. Séminaire XX (1972-73)*. Paris: Seuil.
- Lacan, J. (2005). *Le Sinthome. Séminaire XXIII (1975-76)*. Paris: Seuil.
- Lacan, J. (1966). *Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir. Écrits*. Paris: Seuil.
- Jacques-Alain, M. (2000). *On Semblances in the Relation Between the Sexes*. In Renata Saleci (Ed.), *Sexuation*. Durham, NC: Duke University Press.
- Colette, S. (2003). *Ce que Lacan disait des femmes, Étude de psychanalyse. Progres*. Paris: Éditions du Champ Lacanien.
- Sigmund, F. (1970). *L'Analyse avec fin et l'analyse sans fin (Owariaru bunseki to owarinaki bunseki). Oeuvres Complètes IV* (traduction japonaise). Kyoto: Jinbun Shoin.
- Sigmund, F. (1969). *Totem et tabou (Totemu to tabu). Oeuvres Complètes III* (traduction japonaise). Kyoto: Jinbun Shoin.
- Euripide (2005). *Médée (Medea – traduction japonaise)*. Tokyo: Rengashobô Shinsha.